



HAL
open science

“ La neurasthénie ou la médicalisation de l’ennui en France de la Belle Epoque ”

Nicolas Pitsos

► **To cite this version:**

Nicolas Pitsos. “ La neurasthénie ou la médicalisation de l’ennui en France de la Belle Epoque ”. Pascale Goetschel, Christophe Granger, Nathalie Richard, Sylvain Venayre. L’ennui, histoire d’un état d’âme, XIXe-XXe siècle, Publications de la Sorbonne, p.89-99, 2012, 978-2-85944-718-2. hal-03996412

HAL Id: hal-03996412

<https://hal.science/hal-03996412>

Submitted on 19 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La neurasthénie ou la médicalisation de l'ennui dans la France de la Belle Époque

NICOLAS PITSOS

«Madame, je vais vous dire : vous connaissez bien les ennuis, mais l'Ennui véritable, l'Ennui pur, vous ne le connaissez pas. (...) L'ENNUI, Madame... c'est un grand sujet que l'ennui. Nous aurions à peine le temps de l'aborder (...) l'ennui est un luxe, un bel air (...) c'est une sensation aristocratique»¹

Voilà comment le héros de l'ouvrage *L'ennui, Madame !* nous communique au début du XXe siècle, sa définition de l'ennui. Quelques années auparavant, Barbey d'Aurevilly déclarait que : « L'ennui donc, l'ennui universel, voilà le mal, et pour nous servir d'un mot ennuyeux aussi, le mal constitutionnel du XIX^e !»²

Ce sentiment accompagne en effet, tout au long du XIX^e siècle, les métamorphoses d'un mal de vivre, depuis les rêves idylliques des premiers romantiques, les confessions mélancoliques des jeunes des années 1830 et les vers spleenétiques des poètes du milieu du siècle³. Or ce qui caractérise le mal de vivre de ces périodes, c'est sa diffusion éclectique au sein de certains cercles étroits, littéraires ou artistiques. Cependant, à la fin du siècle, s'opère une démocratisation, une généralisation de l'ennui, ou du moins un phénomène perçu comme tel par les contemporains. Le cri lancé par Paul Hervieu dans le journal *L'Écho de la Semaine* en témoigne : « on s'embête du haut en bas de l'échelle sociale. [...] On s'embête le jour ; on s'embête la nuit, tant qu'on ne dort pas. Le malaise est général. »⁴

Ce tableau morose contraste avec les couleurs flamboyantes employées pour décrire la période qu'on a désignée dans l'historiographie comme la *Belle Époque*. À côté d'un certain mythe idéalisé de cette période, on observe de fait une prise de conscience d'un malaise spécifique aux années 1900⁵. Cette époque, qui est synonyme d'ambiance festive, joviale et

¹ Meunier Dauphin, *L'ennui, Madame !*, Paris, A. Messein, 1928, p. 22-23 et p. 26.

² Barbey d'Aurevilly, *Les ridicules du temps*, Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883, p. 206-208.

³. Voir Huguet Michèle, *L'ennui et ses discours*, Paris, PUF, 1984, p.134-135. Pour une déclinaison des différentes expressions du mal de vivre selon les différentes périodes historiques et une généalogie de l'ennui dans la littérature, voir aussi, Bouchez Madeleine, *L'ennui de Sénèque à Moravia*, Paris, Bordas, 1973, Dedeyan Charles, *Le nouveau mal du siècle de Baudelaire à nos jours : spleen, révolte et idéal dans la littérature européenne (1889-1914)*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1972, Jonard Norbert, *L'ennui dans la littérature européenne*, Paris, H. Champion, 1998 et Sagnes Guy, *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue : 1848-1884*, Paris, A. Colin, 1969

⁴. Hervieu Paul, « L'embêtement », *L'Écho de la Semaine*, 27 février 1898

⁵. Chardin Philippe, *Le Roman de la conscience malheureuse*, Genève, Droz, 1982, p. 16.

féérique, connaîtrait également une éclosion de symptômes dépressifs, et verrait se propager une série de pathologies psychologiques. La neurasthénie en fait partie et elle joue un rôle protagoniste parmi les maladies modernes. Pour Albéric Deswarte, auteur d'un ouvrage sur le nervosisme moderne, « le nombre des névropathes et des neurasthéniques va croissant. Jamais les termes de névropathie et de neurasthénie ne se sont autant rencontrés dans la bouche des hommes de l'art et dans le langage courant, c'est un indice »⁶. Son collègue, le docteur Henri Buchon, remarque d'ailleurs qu'« elle a même été de mode ; il était de bon ton de se dire neurasthénique. »⁷ Cette vogue dure en Europe jusqu'à la rupture de la Grande Guerre, comme le note le docteur Hartenberg en 1920 : « entre les années 1895 et 1914 on la retrouvait partout, dans les salons, au théâtre, dans les romans, au Palais. »⁸

Maladie du siècle, « mot du jour », étiquette à la mode, la neurasthénie colonise une bonne partie de l'espace public à la Belle Époque. Son domaine s'étend de plus en plus depuis sa (ré)-invention en 1869 par le médecin américain, George Beard. Elle désigne un état d'âme de la société de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Elle est apparentée à la mélancolie, mise en relation avec les philosophies pessimistes de l'époque, l'ennui lui est également attaché.

Comment ce rapprochement sémantique entre le « monstre délicat » de Baudelaire et le « mal américain » de Beard, s'est-il opéré ? C'est à cette question qu'avec l'aide d'essais scientifiques, de critiques littéraires ou de chroniques journalistiques, cet article essaie de répondre, à travers l'étude des caractéristiques des individus ennuyés et neurasthéniques, à travers l'analyse des causes avancées pour rendre compte de l'ampleur de ces deux phénomènes et à travers l'étude des remèdes inventés pour les traiter. L'objectif est de comprendre en quoi l'analyse de la rencontre entre l'ennui et la neurasthénie, avec pour toile de fond la société française de la Belle Époque, peut nous servir d'observatoire des mentalités, des sensibilités et des pratiques de cette période historique.

Portrait de l'ennuyé-neurasthénique pendant la Belle Époque

En esquisant l'état d'âme d'un neurasthénique, le docteur Van den Branden, nous le montre en proie à une grande débilité, que ne justifient ni l'âge, ni une maladie antérieure,

⁶. Deswarte Albéric, *Nervosisme moderne*, Bruxelles, Impr. de Vve Monnom, 1902, p. 3.

⁷. Bruchon Henri, *La neurasthénie*, Besançon, Impr. de Dodivers, 1898, p.2

⁸. Hartenberg P., « Grandeur et décadence de la neurasthénie », *Entente médicale*, 1920, cité dans Certhoux Jean, « De la neurasthénie aux névroses : le traitement des névroses dans le passé », *Annales médico-psychologiques*, n° 119, 1961, p. 913-932.

sans énergie, exténué. Sa description renvoie parfaitement au portrait de l'ennuyé brossé par Emile Tardieu dans son étude psychologique sur l'ennui :

« l'ennuyé conçu comme type est d'abord un épuisé [...]. Souvent son seul aspect le trahit et dénonce son délabrement : la lassitude de la démarche, l'immobilité et la stupeur des traits, un air de spectre. »⁹

Des rapports dialectiques se mettent en place entre l'ennui et la neurasthénie à la fin du XIX^e siècle. Pendant cette période, l'ennui perd son caractère essentiellement littéraire et devient l'objet d'une réflexion sociologique et d'une analyse médicale. Les chroniqueurs littéraires de cette époque revisitent les personnages romanesques sous le prisme de l'épuisement nerveux alors que, dans le même temps, les sommités médicales comparent les symptômes neurasthéniques de leurs patients aux sentiments d'ennui éprouvés par les générations précédentes, celles des romantiques.

L'histoire littéraire de la fin du siècle, met en évidence une correspondance intime entre, d'une part, le Werther de Goethe, le René de Chateaubriand et, de l'autre, les héros névrosés de Huysmans. C'est exactement ce que pense, en 1885, Jules Lemaître quand il affirme dans son essai sur *Les Contemporains* que :

« quelques-uns ont cru voir dans Des Esseintes [personnage central du roman *À Rebours* de Huysmans] quelque chose comme le Werther ou le René de l'an de grâce 1885 [...]. Aujourd'hui René n'est plus mélancolique, il est morne et il est âprement pessimiste. [...] Il ne sent plus d'inégalité entre son désir et son effort, car sa volonté est morte. [...] René avait de « vague à l'âme » ; à présent il s'embête à crever. René n'était malade que d'esprit : à présent il est névropathe. Son cas était surtout moral : il est aujourd'hui surtout pathologique »¹⁰.

On repère dans la psychographie de Des Esseintes établie par Huysmans un des stigmates principaux de la neurasthénie, c'est-à-dire l'aboulie ou l'affaiblissement, voire l'effacement de la volonté d'agir. Le héros d'*À Rebours*, n'est plus seulement considéré comme atteint d'ennui, comme l'étaient ses prédécesseurs légendaires, mais il est également censé appartenir à la catégorie médicale des névropathes.

René Doumic dans le bilan qu'il dresse de la génération fin-de-siècle, constate lui aussi la réapparition du mal du siècle pendant la Belle Époque sous la forme d'une maladie. On assiste selon lui, « à la ruine de toute vitalité et de toute énergie. C'est l'universel

⁹. Tardieu Emile, *L'ennui, étude psychologique*, Paris, Félix Alcan, p.269

¹⁰. Lemaître Jules, *Les Contemporains : études et portraits littéraires*, Paris, 1886, H. Lecène et H. Oudin, p.324-325

délabrement. »¹¹ En se lamentant sur le manque d'énergie, le chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes* reprend dans son article, une des métaphores les plus utilisées à cette époque pour décrire l'individu épuisé. Les images en sont empruntées au domaine des progrès électriques aussi bien qu'au langage des affaires économiques. Deschamps dans *Les maladies de l'énergie*, en 1908, suivant fidèlement le jargon des physiciens de son temps, affirme que l'organisme est un vaste réservoir d'énergie. George Beard, le neurologue américain qui a formulé le premier le terme de neurasthénie, distingue quant à lui deux catégories d'individus : d'une part les millionnaires en fonds d'énergie nerveuse et d'autre part, ceux qui se trouvent au seuil de la banqueroute énergétique. Comme elle le faisait déjà au début du siècle, la rhétorique des nerfs¹² et de l'énergie opère une jonction entre le discours médical disséquant le système nerveux et le discours littéraire exprimant la mélancolie et le spleen.

Des scientifiques ont recours à l'histoire de la littérature pour établir une continuité entre le héros romantique du début du XIX^e siècle et leurs contemporains submergés de sensations de fatigue nerveuse. C'est le cas d'Émile Tardieu qui en 1903 considère que :

« L'ennui d'Obermann a sa source dans un vice radical de sa physiologie, dans une malformation de son être. Obermann serait rangé aujourd'hui parmi les neurasthéniques. C'est un inachevé, un infantile, un débile incurable. »¹³

De son côté le docteur Emmanuel Régis nous apprend que :

« Des hommes, des adolescents ayant à peine un pied dans la vie, viennent (lui) dire : « Docteur, je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis malade. Je n'ai goût à rien. Rien ne m'intéresse. Le travail m'ennuie et me fatigue. Le plaisir m'écoeure. Je suis mécontent de tout et de tous, surtout de moi-même. »¹⁴

Les confessions de ses patients nous montrent à quel point l'omniprésence de la neurasthénie englobe à la fin du XIX^e siècle l'expression des frustrations personnelles. La sensation de l'ennui s'assimile à une catégorie pathologique, celle de l'épuisement nerveux. Les ennuyés viennent peupler les rangs des neurasthéniques et l'énoncé du sentiment de l'ennui conduit à un diagnostic médical. Cette acculturation de l'ennui par la neurasthénie est statistiquement retracée par le docteur Angelvin qui relève dans la presse, et notamment dans

¹¹. Doumic René, « Le bilan d'une génération », *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1900, p.443

¹². Spandonis Sophie, « L'imagination du monde intérieur : écritures de la psychologie dans les récits de la décadence, de "Ludine" (1883) à "Monsieur de Phocas" (1901) », thèse, Paris IV, 2000, p. 105. Voir aussi, dans ce volume, l'article d'Yvonne Fauser.

¹³ Tardieu Émile, *L'ennui...*, op. cit., , p.280

¹⁴. Régis Emmanuel, *La médecine et le pessimisme contemporain*, Bordeaux, Impr. de Gounouilhau, 1898, p. 11.

Le Journal, le nombre des suicides pendant la période du 28 juin au 22 juillet 1904. La fréquence de ces incidents l'incitent à avouer que « la neurasthénie, ce mal de mélancolie, est aussi un danger social par le nombre des suicides qu'elle provoque. »¹⁵ Parmi les 69 cas recueillis, tous considérés comme des démonstrations éloquentes de la maladie du siècle, figure le récit du suicide dramatique d'un jeune homme de New York, âge de 22 ans. L'article nous apprend qu'on l'avait trouvé dans sa chambre assis complètement nu dans un fauteuil et couvert de sang. Il s'était ouvert plusieurs veines avec un bistouri, après avoir absorbé un poison. Sur sa table, au milieu de flacons de morphine, d'éther et d'anesthésiques divers, étaient placés bien en vue trois ouvrages : *Les Névrosés*, le *Triomphe de la Mort*, *Les Fleurs du Mal*. Baudelaire, poète emblématique de l'ennui côtoie Rollinat, le chantre des névroses fin de siècle, et pour le représentant d'Esculape cette mise en scène est révélatrice de l'osmose réalisée entre les symptômes neurasthéniques et les manifestations spleenétiques dans le psychisme d'individus n'arrivant pas à s'adapter aux conditions de la vie terrestre.

Si l'ennui est fortement apparenté à la neurasthénie et que l'ennuyé, à l'instar du pessimiste ou du mélancolique est assimilé au neurasthénique, quels sont les facteurs qui se cachent derrière la diffusion de ces états d'âme et d'esprit auprès de la société française au tournant du XX^e siècle ?

Des causes communes de l'ennui et de la neurasthénie, ou un discours contre la modernité

George Beard, le parrain de la neurasthénie, voyait dans cette pathologie une névrose essentiellement américaine due au dynamisme économique et à la croissance rapide de ce pays, synonymes d'une course haletante vers le succès, qui engendraient un processus épuisant pour l'individu. C'est l'obsession d'une intensification et d'une accélération des rythmes de la vie qui hante les individus à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, comme l'atteste ce témoignage du Docteur Dumas, représentant de ce qu'il définit comme une « nouvelle médecine » inspirée par les principes du vitalisme :

« Il ne faut pas être grand clerc ni savant médecin pour comprendre que notre civilisation est au-dessus de nos moyens physiques. [...] nous vivons double dans une sorte d'enfer perpétuel, poussés par les besoins, écrasés par des soucis, par des rancœurs, par des compétitions [...]. Avec par-dessus

¹⁵. Angelvin Dr, *Etudes de sociologie médicale. La neurasthénie mal social*, Paris, Cornély, 1905, p. 90.

tout une difficulté matérielle plus grande au fur et à mesure du progrès, car nous avançons à tout instant dans ce que nous nommons la civilisation »¹⁶.

L'individu pris dans une cadence infernale, submergé par ses nouveaux rôles dans une société en pleine ébullition et en rapide métamorphose, s'empare des sentiments d'inachèvement, de frustration, de fatigue. On voit se profiler l'image d'un individu tiraillé entre le spleen et la névrose dans une ambiance socio-culturelle qui souligne le caractère compétitif de l'existence. La démocratisation de la société et du système politique entamée avec la suppression de l'Ancien Régime et amplifiée pendant la Troisième République, galvanise les esprits et aiguise les appétits des Français de la Belle Époque. Se déclenche une mécanique de la concurrence qui épuise la capacité nerveuse des contemporains. C'est la consécration du principe de la lutte pour la vie prêchée par le darwinisme social qui semble régir la société dans son ensemble. D'autre part, l'essor de la civilisation matérielle préconisant l'avènement d'une société de consommation par la création des besoins qu'il entraîne est rendu responsable des souffrances mentales, psychiques et physiques de l'individu.

Les réflexions sur les causes de ce symptôme pathologique ainsi que sur l'ennui deviennent alors un prétexte pour le déferlement d'une rhétorique anti-moderniste et pour l'expression d'une nostalgie à l'égard d'un âge d'or révolu. Le sentiment de vivre dans une époque de décadence se renforce à la fin du XIX^e siècle en parallèle avec la notion de la dégénérescence, amplement répandue et remise au goût du jour par les études du médecin autrichien Max Nordau. Cette association d'idées est déjà présente dans la pensée de Brierre de Boismont quand il déclare que « l'ennui de Sénèque, de Werther, de René est le symptôme d'une civilisation vieillie et blasée, aux époques de décadence et d'indifférence religieuse et politique et d'analyse universelle. »¹⁷ Cette approche se reflète dans les *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget. Celui qui a voulu diagnostiquer dans les œuvres littéraires les maux dont souffraient ses contemporains, écrit au sujet de l'ennui qu' :

« Emma Bovary, Frédéric sont le produit d'une civilisation fatiguée, ils auraient développé toute leur vigueur s'ils étaient nés dans un monde plus jeune (...) c'est du moins ce que nous pensons d'eux, ce que nous pensons de nous, lorsqu'en proie aux affres de l'épuisement, cette trop pénible rançon des

¹⁶. Voir Dumas E., *La Médecine nouvelle, le nouveau vitalisme*, Paris, Médecine nouvelle, 1896, p. 156

¹⁷. Brierre de Boismont, *De l'ennui, taedium vitae*, Paris, impr. de L. Martinet, 1850, p.17-18

bienfaits du monde moderne, nous nous prenons à regretter les âges lointains de l'énergie sauvage ou de la foi profonde»¹⁸

Dans cette présentation des héros de Flaubert, l'ennui conjugué à l'épuisement de l'énergie est perçu comme métaphore et résultat des effets du progrès. Les écrivains de cette période de transition entre le XIX^e et le XX^e siècle, voient l'origine de cette maladie de l'âme moderne dans le déséquilibre physique et psychique, déséquilibre dû aux conditions de plus en plus artificielles de l'existence, au recul de la foi et à l'effacement progressif des croyances religieuses balayées par le vent du scepticisme. Ces schémas étiologiques sont également empruntés et relayés par tous ceux qui cherchent à comprendre la diffusion de la neurasthénie au sein de la société française de la Belle Époque. Ainsi, pour le docteur Emmanuel Régis, les causes de l'épuisement nerveux de l'individu sont multiples et complexes : « telles que l'influence des philosophes, des écrivains pessimistes et évolutionnistes, l'individualisme croissant, le relâchement de la morale, de la religion... »¹⁹ Selon toujours le même docteur, on devient également neurasthénique parce qu'on sent davantage et que chaque sensation est devenue une souffrance qu'on analyse et qu'on déguste amèrement.²⁰

À côté de l'incroyance qui semble dévaster les foules, aux dires des écrivains de la fin du XIX^e et du début du XX^e, une exagération de la sensibilité nerveuse doublée d'une surexcitation de l'intellect se dessine et elle est également mise en cause pour l'épanouissement de l'ennui et la propagation de la neurasthénie.

Des remèdes contre l'ennui et la neurasthénie ou la commercialisation d'un état d'âme

Ayant postulé que l'état d'ennui correspond à un certain degré d'excitation nerveuse, rien de plus naturel pour les médecins de la Belle Époque que d'aller chercher son antidote dans des stimulants susceptibles d'améliorer le fonctionnement du système nerveux. À côté des remèdes plus naturels comme la prescription de séjours dans des maisons de repos, ou encore l'exercice physique en plein air, les médecins de la fin du XIX^e siècle disposent également d'une large palette de substances spécialement adressée aux individus atteints du mal ou de la maladie fin de siècle.

Le cas de médicaments tel que le *Vin de Cortez* mettent en relief la manière dont le sens et le destin de l'ennui se trouvent étroitement tissés à ceux de la fatigue nerveuse et à sa

¹⁸. Bourget Paul, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Plon-Nourrit, 1920 (1883), p. 152

¹⁹. Voir Régis Emmanuel, *op. cit.*, p. 19

²⁰. *Ibid.*

thérapeutique. Le médecin Van den Branden, inventeur de cette boisson hygiénique, nous cite une des attestations de cures qui lui a été adressée :

« Monsieur le Docteur, mille remerciements pour votre excellent vin de Cortez. [...] Il me semblait être seul à souffrir de la sorte, mais paraît-il, ma maladie est beaucoup plus commune que je ne le croyais. Ce chagrin, cette humeur noire qui empoisonnaient ma vie ; ce spleen de tous les jours qui assombrissait mon caractère et me rendait morose [...]; cette indolence, cette fatigue, cette espèce d'engourdissement de tout mon être, tout cela n'était donc que de la neurasthénie ? »²¹

Même si on peut toujours se méfier de l'authenticité d'une telle confession et considérer que ce document fait partie d'une stratégie publicitaire menée sans aucun scrupule déontologique, l'assimilation de l'ennui à la neurasthénie et sa médicalisation conséquente n'en est pas moins démontrée.

Après avoir été désigné comme un sentiment pathologique faisant partie de l'univers des maladies de l'énergie, l'ennui se voit traité comme tout autre syndrome médical et sa prise en charge est désormais confiée à de formules pharmaceutiques plus ou moins fantaisistes, comme c'est le cas des Pilules Pink. Le préparateur de cette recette pour personnes pâles, s'adressant au lecteur du *Petit Journal* du 25 janvier 1897, interroge :

« Vous êtes souvent fatigué, sans énergie ? [...] Vous avez besoin d'un tonique. [...] Si vous êtes malade et que le docteur ne puisse vous guérir, si vous avez été considéré comme incurable dans les hôpitaux, Ecrivez-nous ! Nous vous répondrons avec plaisir. »

Le phénomène du charlatanisme semble acquérir des dimensions considérables à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Représentant cette tendance, le pharmacien et chimiste, Angelo Mariani, nous transmet les commentaires laudateurs d'un docteur américain à l'égard d'une des boissons médicamenteuses légendaires de la Belle Époque, le *Vin Mariani* :

« Le Vin Mariani est le remède par excellence contre l'ennui. En même temps il produit une action fortifiante sur le centre cérébral, et donne une sensation de bien-être indicible »²².

On assiste, me semble-t-il, pendant cette période, à la naissance de la mythologie du bien-être allant de pair avec l'essor des spécialités pharmaceutiques qu'il est à son tour assuré grâce à la montée en puissance de la publicité. La presse de la Belle Époque est inondée de publicités vantant les propriétés mirobolantes d'une série de substances souveraines contre les maux de l'existence moderne. Une bonne partie de ces produits, sous forme d'élixirs

²¹. Van den Branden, *Médecine et hygiène*, La Louvière, 1900, p.127

²². Mariani Angelo, *La Coca et ses applications thérapeutiques*, Paris, Lecrosnier et Babé, 1895, p. 81.

miraculeux, de boissons dynamogènes, de pilules fortifiantes, est destinée aux neurasthéniques et plus généralement à tous ceux et à toutes celles qui faute d'énergie sombrent dans les ténèbres de l'ennui, de la mélancolie et du pessimisme.

On lit par exemple dans *Le Petit Parisien*, du 30 janvier 1906, l'opinion du Professeur Grange de Genève qui avoue avoir été sauvé grâce à l'*Elixir Zidal*, car il n'avait, avant de l'essayer, ni la volonté, ni l'attention de jadis, étant toujours las, triste, découragé, hanté par des idées noires et mélancolique. Une complicité et une concurrence s'établissent entre les médecins et les pharmaciens-chimistes, entre les représentants du savoir et ceux de la fabrication, pour donner lieu à une opération commerciale d'envergure considérable. Cette configuration d'intérêts est pertinemment relevée par Henri Vathelet dans *La publicité dans le journalisme*. Selon lui, « la profession médicale a été entraînée dans l'évolution profonde du dernier siècle et s'est de nos jours commercialisée bien souvent. Ce n'est plus, a-t-on pu dire, le client qui va chercher le médecin, mais c'est le médecin qui cherche le client. Tantôt, c'est le médecin qui fait de la "médecine commerciale", tantôt ce sont des hommes d'affaires qui font du "commerce médical". »²³

Le commerce de substances tonifiantes et reconstituantes connut en effet au crépuscule du XIX^e siècle, une floraison exceptionnelle, comme le souligne le docteur Cullerre :

« la maladie du siècle, les troubles du système nerveux sont devenus tellement prédominants à notre époque qu'ils en sont comme la caractéristique malade. (...) Cette transformation radicale dans la constitution des individus n'a pas échappé à l'observation du vulgaire qui toujours enclin à l'exagération et se passant volontiers des ordonnances du médecin, abuse maintenant des toniques et des excitants de toute espèce »²⁴.

Les autorités médicales constatent un mouvement d'automédication qui sans avoir jamais cessé d'exister en réalité, malgré les efforts de l'ordre des médecins pour canaliser son afflux, s'intensifie à cette fin du XIX^e siècle. L'autonomie de l'individu consommateur des produits pharmaceutiques est renforcée grâce à l'annonce publicitaire, comme le fait remarquer le rédacteur en chef de la revue *La Pharmacie*. C'est elle qui décide selon lui de la médication et c'est toujours la publicité qui est créatrice de traitements médicaux comme elle l'est d'ailleurs de toutes consommations de marchandises²⁵. Le médiateur entre le pharmacien et le patient n'est plus exclusivement la prescription médicale, car l'illustration publicitaire lui conteste

²³. Vathelet Henri, *La publicité dans le journalisme*, Paris, Albin Michel, 1911, p. 129.

²⁴. Voir Cullerre Alexandre, *Nervosisme et névroses*, Paris, Baillière, 1892, p. 9.

²⁵. Gouillon F., « La spécialité », *La Pharmacie*, n° 3, mars 1899, p. 77.

son rôle d'informateur privilégié du public tout en préconisant l'entrée du domaine de la santé dans la sphère d'influence de la société de consommation.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'inflation du discours médico-social et son imbrication avec les critiques littéraires contribuent à la transformation en maladie du siècle d'une sensibilité qui s'était auparavant exprimée par le mal du siècle ressenti par les romantiques de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Une nouvelle mentalité liée à la perception de la vie moderne comme synonyme de surmenage, brosse un nouveau portrait de l'homme qui s'ennuie qui reflète celui de l'homme épuisé. À côté de la banalisation de l'ennui dans sa version moderne, la rhétorique hostile à la civilisation moderne me semble avoir été un facteur fédérateur ayant facilité le rapprochement conceptuel entre l'ennui et la neurasthénie. Or s'il fut facilité par un discours anti-moderniste, ce rapprochement est aussi le point de départ d'un phénomène résolument moderne. L'ennui et la neurasthénie deviennent la cible privilégiée d'une campagne publicitaire, inaugurant une nouvelle pratique de consommation de produits en vue de l'accroissement du bien-être. En raison de sa médicalisation, l'ennui se voit ainsi impliqué dans un processus de commercialisation.